

## AKTUELL

GRENZÜBERSCHREITEND STUDIEREN

# Der moderne fahrende Student

Lisa Harms

**Seit über fünf Jahren schmieden sechs Universitäten der Großregion am Projekt eines grenzüberschreitenden Hochschulraums, der ein Paradebeispiel der regionalen Kooperation in Europa werden soll. Vergangene Woche wurde Bilanz gezogen.**

Eigentlich gehört die Figur des fahrenden Studenten, des sogenannten Scholaren, dem Mittelalter an. Doch die Universität der Großregion (UniGR) entwirft auf ihre ganz eigene Art ein neues Bild des wandernden Akademikers. Während er im Mittelalter zu den „Heimatlosen“ zählte, ist der moderne „Scholar“ überall zu Hause. Leichtfüßig und frei reist er von Stadt zu Stadt – was aber für das Mittelalter nur eine verklärende Darstellung ist, soll heute zur Normalität werden.

So jedenfalls hat man sich die Lage in etwa vorzustellen, wenn die Universität der Großregion einmal ihr Ziel erreicht haben wird und die Einschreibung an einer der sechs Universitäten (Kaiserslautern, Lothringen, Lüttich, Luxemburg, Saarbrücken, Trier) das gleichzeitige Studieren

und Forschen an den jeweiligen fünf Partneruniversitäten möglich macht (woxx 1109 und 1083). Dies ist, wie die Universitätspräsidenten vergangene Woche in Saarbrücken erneut gemeinsam betonten, das erklärte Ziel der UniGR. Studenten sollen problemlos Vorlesungen an Partneruniversitäten besuchen und Forscher und Lehrende gemeinsame, grenzüberschreitende Projekte umsetzen können.

Auch wenn das Ideal des pendelnden Studenten, der in allen vier „Universitätskulturen“ der Großregion zu Hause ist, noch lange nicht der Realität entspricht, nimmt die UniGR nun in vielen Bereichen doch konkrete Formen an. So wurden laut dem Präsidenten der Universität des Saarlandes, Prof. Dr. Volker Linneweber, in den vergangenen drei Jahren 470 Akteure aus Forschung und Lehre in rund sechzehn Pilotprojekten miteinander vernetzt. Neben grenzüberschreitenden Blockseminaren, Konferenzen und einer Herbstakademie gehört die Einrichtung eines grenzüberschreitenden Masterprogramms in der Krebsforschung zu den wichtigsten Errungenschaften. Um

Ressourcen effizienter und gemeinschaftlich zu nutzen, wurden zudem alle Forschungsgroßgeräte der Partneruniversitäten erfasst.

„Nicht mehr ohne den anderen auskommen können“ – so umschreibt der Saarbrücker Hochschulpräsident das Ziel der Kooperation. Er betont ebenfalls, dass sich die UniGR trotz ihres zarten Alters bereits von der European University Association hat evaluieren lassen. Viel wurde von den Ergebnissen bisher noch nicht bekannt, nur, dass die Projektpartner sich „noch stärker als Motor für die Region“ betrachten sollen, so Linneweber. Die Hoffnungen, die hier auf die Verbunduniversität gesetzt werden, sind groß: eine Anschubhilfe bei der Herausbildung einer „echten“ Großregion sein, neue Arbeitsmarktdynamiken entstehen lassen, zu einem Magneten für „exzellente“ internationale Studenten werden und anderes mehr. Tatsächlich aber steht und fällt der von dem UniGR-Projekt erhoffte Zuwachs an Dynamik mit der Lösung des Mobilitätsproblems. Die Errungenschaft, die hier jüngst erzielt wurde, besteht darin, dass Stu-

dierende nahezu umsonst zwischen Luxemburg und Saarbrücken pendeln (die Jumbo-Kaart kostet fünfzig Euro jährlich) und völlig kostenlos von Trier nach Saarbrücken fahren können. Für Fahrten zwischen anderen Partneruniversitäten sind sie bislang jedoch auf – eigens zu beantragende und nicht komplett kostendeckende – Gelder aus einem Mobilitätsfonds angewiesen. Dieser Teil ihres Vagierens wäre also für die Studenten mit einem organisatorischen und finanziellen Mehraufwand verbunden. Die Projektbetreuer der UniGR betonen denn auch, dass das langfristige Ziel ein einheitlicher, grenzüberschreitender Studierendentarif ist und bleibt.

Bis April 2013 soll ein nachhaltiger Universitätsverbund entstehen, dann nämlich läuft das Projekt aus. Die Kooperation geht natürlich weiter, doch das zentrale Mobilitäts-Problem erfordert dann erst recht das Engagement der politischen Vertreter der Partnerregionen.

Was es an weiteren Projekten gibt, behielten die Herren Universitätspräsidenten noch für sich. Nur, dass hochspannende Ideen in den material-, lebens- und europawissenschaftlichen Bereichen auf die Umsetzung warten, wurde angedeutet. An Ideen, wie man die UniGR-Studenten künftig auf den Geschmack des „Wanderns“ bringen könnte, scheint es also nicht zu mangeln.

RIO+20

## Green sans deal

Raymond Klein

**Lors du congrès McPlanet, les altermondialistes allemands ont démonté l'idée maîtresse du sommet « Rio + 20 », celle d'une « Green Economy ».**

En 1992, la conférence internationale de Rio sur le développement durable avait suscité bien des espoirs. Et beaucoup de déceptions dans les vingt années qui se sont écoulées depuis. Du côté des altermondialistes et de nombre d'ONG, c'est la méfiance qui prévaut aujourd'hui, alors que la conférence « Rio+20 » approche. En effet, pour « relancer la dynamique » – euphémisme d'un constat d'échec total – l'Onu organise un nouveau sommet dans la même ville, du 20 au 22 juin prochain. Les mots d'ordre, « Green New Deal », et surtout « Green Economy », sont la cible de toutes les attaques. « Il n'y aura en tout cas pas d'économie verte »,

a dit Ulrich Brand, cité par le site allemand « Klimaretter ». Le politologue était passé en janvier au Luxembourg et nous avait accordé une interview (woxx 1146). Le week-end dernier, il a participé au congrès McPlanet à Berlin, organisé par des ONG comme Attac, Greenpeace ou Terre des hommes. Brand a réitéré son verdict : « Le discours sur la 'Green Economy' est une immense promesse. Elle ne sera pas tenue. » A ses yeux, à défaut de transformer fondamentalement notre manière de consommer et de produire, une écologisation n'est pas concevable. La « Green Economy » ne serait alors que le verdissement d'un système intrinsèquement non durable.

A Berlin, Brand a insisté sur une évolution qui pourrait amener une partie des Etats du Sud à se rallier aux idées proposées lors de Rio+20.

En effet, la raréfaction des ressources permet aux pays qui en disposent de s'enrichir rapidement dans le cadre des marchés mondiaux. Ce « néo-extractivisme » aurait ainsi permis à la Bolivie de doubler les dépenses sociales en quatre ans. Or, l'intensification de l'exploitation des richesses naturelles a des conséquences néfastes en termes de droits humains et d'environnement. « Klimaretter » cite Camila Moreno, coordinatrice de la Heinrich-Böll-Stiftung au Brésil : « Nous devons mener une campagne mondiale contre l'idée de l'économie verte. » Et comme au Nord, la difficulté au Sud sera de faire renoncer la population au style de vie auquel elle aspire, tel qu'il est figuré par les ménages des classes moyennes des « telenovelas », avec leurs voitures et leurs télévisions grand écran.

« Il faut mobiliser sur des sujets qui montrent comment les diverses crises du climat, de l'alimentation ou de l'économie sont liées », tel est l'avis de Barbara Unmüßig, citée par le « Neues Deutschland ». Dirigeante de la Heinrich-Böll-Stiftung, l'altermondialiste sera au Luxembourg le 14 mai pour une conférence-débat sur

les horizons lointains d'une vie durable. A Berlin, elle s'est attaquée au paradigme de la durabilité, « d'une vacuité monumentale ». En effet, cela n'indique nullement de quelle manière on distribue les ressources vitales et la prospérité, si la croissance économique conduit au développement, et à qui cela profite.

L'attention apportée au démontage de l'idée nouvelle de « Green Economy » ne doit pas faire oublier que les critiques allemandes s'appuient sur des réflexions bien antérieures. Ainsi, le tiers-mondisme est à la base de la publication « Weltwirtschaft und Entwicklung », dont le coordinateur Rainer Falk vit et travaille au Luxembourg : il s'agit pour les pays du Sud d'éviter d'imiter simplement le modèle de développement du Nord, en se soumettant à l'arbitrage et au diktat des institutions internationales au service du système capitaliste. Plus radicalement encore, l'écoféminisme, en vogue dans les années 80, peut être considéré comme le précurseur de l'idée de « suffisance », à opposer à une culture managériale et technocratique de l'insatiabilité, tenue pour typiquement masculine.